

ALFRED WALLACH

1882-1961



ALFRED WALLACH

1882-1961

Notice biographique

Alfred Wallach est né à Mulhouse le 5 mars 1882. Il y fit ses études qu'il termina à l'Ecole de Filature et de Tissage. Il débuta dans les affaires de son père. Puis, celles-ci ayant périclité du fait de la crise textile survenue au début du siècle, il créa en avril 1907 les Etablissements qui portent son nom, auxquels il sut donner un prodigieux essor et dont la renommée s'étend aujourd'hui à l'étranger comme en France.

Le 1^{er} juin 1910 il épousa Mademoiselle Valentine Schoen, fille de Monsieur Daniel Schoen, banquier à Mulhouse. L'union, bien que restée à son regret sans enfant, lui apporta le bonheur. Madame Wallach dont l'intelligence et la culture étaient grandes, conseillait son mari sans jamais se mettre en avant. Elle le soutenait dans les moments difficiles de la vie et partageait ses peines comme ses joies. Son décès en 1954 fut pour lui un choc dont la souffrance ne s'estompa jamais.

La vie d'Alfred Wallach a été particulièrement marquée par ses activités d'engagé volontaire dans la guerre de 1914-1918, de député de la Ville de Mulhouse et d'industriel profondément soucieux de ses responsabilités de chef sur le plan social et humain.

L'engagé volontaire

1914. — La guerre éclate. Mulhouse est sous la domination allemande. Mais l'appel de la patrie française compte seul pour Alfred

Wallach. Il abandonne maison, biens et affaire, se sauve par la Suisse et va, sous le nom de Widal, s'engager comme cavalier de 2^e classe au 2^e Régiment de Cuirassiers à Paris.

Volontaire pour le front au mépris des dangers accrus que lui vaut sa qualité d'Alsacien engagé dans l'armée française, déserteur de ce fait aux yeux des Allemands, il participe à toutes actions menées par son unité. L'une d'elle parmi d'autres lui restera particulièrement en mémoire.

En mars 1918, une foudroyante offensive allemande avait fait plier l'armée anglaise, creusant une fosse profonde entre elle et les forces françaises. Le corps de cavalerie auquel appartient Alfred Wallach est à l'extrême gauche de l'armée française et reçoit mission de rétablir la liaison perdue. Se portant volontaire en disant qu'il parle l'anglais comme l'allemand, Alfred Wallach, maréchal des logis, part seul à la tête de quelques cavaliers, bouscule les dangers et arrive à entrer en contact avec des éléments de l'armée anglaise (général Duncan). La liaison est rétablie. Après quoi faute d'autres moyens de communication, il est chargé de porter des ordres urgents en première ligne, de nuit, en pleine bataille, sous le feu des canons, les villages brûlant de toutes parts.

Lorsqu'il quittera son corps un peu plus tard, il recevra, simple sous-officier, des lettres personnelles de ses chefs, le capitaine de son escadron, le colonel de son régiment, le général Sauvage de Brantès, lui disant leurs regrets de son départ et rendant témoignage de ses services.

Cité trois fois, la Croix de Guerre lui est remise deux fois sur le champ de bataille. Après guerre, la médaille des Evadés, la Croix du Combattant Volontaire et celle de la Légion d'Honneur, lui seront décernées.

En mai 1918, il est détaché comme sous-officier de liaison, puis comme instructeur auprès de l'armée américaine et sa connaissance approfondie de l'anglais fait qu'il lui est demandé de confectionner un dictionnaire technique destiné à faciliter les rapports entre

Américains et Français. Le dictionnaire imprimé et diffusé à tous les échelons lui vaut une lettre de félicitations de Georges Clemenceau, ministre de la Guerre.

Passé sous-lieutenant, il est, après l'armistice, détaché à l'Etat-Major de la 2^e Armée à Mulhouse et chargé, dès le 31 décembre 1918, d'établir à Bâle la liaison entre l'armée française et les autorités suisses.

A Mulhouse, il a trouvé sa maison vidée et ses affaires liquidées. Tout est à refaire. Jamais cependant il n'évoque ses services passés pour demander de l'aide.

Dans la suite il fonde la Fédération des Engagés Volontaires Alsaciens et Lorrains de 1914-1918 et il en est élu président. Il donne à cette association une vigoureuse impulsion, s'occupant énergiquement et avec succès de tout ce qui touche ses compagnons de guerre. Les congrès annuels qu'il organise sous la présidence du Maréchal Foch à Mulhouse, du Président Poincaré à Metz, des généraux Gouraud à Colmar, Mangin à Paris, Weygand à Belfort et de Pouydraguin à Saverne, ont une rare audience et un grand retentissement.

Pour contrecarrer la campagne des autonomistes alsaciens, il crée, avec quelques amis en 1928, un «Groupement d'Entente Nationale». Il prend l'initiative de fonder des bibliothèques françaises dans de nombreux villages et organise des voyages de groupes d'Alsaciens dans les provinces françaises, les cultivateurs allant en Normandie, les viticulteurs dans le Bordelais, etc.

Les meilleurs élèves de l'Ecole Supérieure de Commerce de Mulhouse reçoivent de lui annuellement des bourses de voyage qui les mènent outre-mer, notamment au Maroc et en A.O.F.

Il fait partie pendant de longues années à Paris de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre et de nombreuses commissions au Ministère de la Guerre qui traitent des affaires des anciens combattants.

Puis vient la guerre de 1939-1945 qui lui impose un long exil. A

son retour il reprend ses activités en tous domaines et n'oublie pas plus ses anciens compagnons de 1914 qu'il ne se désintéresse des jeunes qui leur ont succédé.

Il est chargé de la remise en état du monument de l'Hartmannswillerkopf (Vieil-Armand) qui commémore de sanglants combats de la guerre précédente de 1914-1918 et que les Allemands ont dynamité au cours de leur occupation de l'Alsace. Bien que très éprouvé dans sa santé dès cette époque, il prend à cœur cette tâche qui émeut son patriotisme et il la mène à bien en dépit de tous les obstacles.

La joie de recevoir le Président de la République Monsieur René Coty sur cette montagne sacrée à l'occasion d'une des cérémonies commémoratives qui s'y déroulent chaque année, le récompense de ses efforts. Le Président Coty avait été son collègue au Parlement et leurs relations depuis lors étaient demeurées amicales. La rencontre dans ces circonstances fut émouvante.

La Maréchale de Lattre de Tassigny lui demande d'accepter la Présidence d'Honneur de «Rhin et Danube» à Mulhouse.

Il est promu Officier de la Légion d'Honneur en 1948. Dès 1929 il avait été proposé pour cette distinction au titre de Président des Engagés Volontaires mais il l'avait déclinée, demandant qu'elle fut reportée sur un plus ancien que lui. Il la déclina aussi quelques années plus tard, considérant qu'elle était incompatible avec le mandat de député dont il était alors investi.

En couronnement de son action au service de la France, il est promu Commandeur de la Légion d'Honneur à titre militaire en 1958 et reçoit sa décoration des mains du Président Coty au cours d'une cérémonie au Palais de l'Elysée.

L'homme politique

Alfred Wallach, élu député de Mulhouse en 1932, n'avait jamais auparavant fait de politique. Tenu de s'inscrire à un groupe, il sié-

gea à la Chambre comme Indépendant de gauche et n'eut dès lors en vue que l'intérêt national et les besoins urgents de la Ville de Mulhouse qui était atteinte à ce moment par une crise très grave.

Il fut réélu brillamment en 1936 et s'inscrivit par la suite à l'Alliance Démocratique, dont il démissionna avec éclat lorsque le Président Flandin envoya son fameux télégramme de félicitations à Hitler.

Il ne se considéra jamais comme inféodé à un parti, disant ouvertement qu'il soutiendrait toutes les propositions de ses adversaires politiques si elles étaient favorables au pays.

Quoique souffrant de rhumatismes articulaires très douloureux, il se donna de tout cœur à son mandat, se préoccupant avant tout des grandes questions nationales et des problèmes sociaux.

Alors que Mulhouse, en pleine crise économique, comptait plus de quatre mille chômeurs, il procura aux industriels des commandes de l'Etat, empêchant ainsi la fermeture d'usines importantes et de certains ateliers de chemin de fer.

Il fut, dès son arrivée à la Chambre, fâcheusement impressionné par la mauvaise organisation des travaux parlementaires et comparait volontiers l'Assemblée à une grande machine qui tourne avec beaucoup de bruit et de grincements sans produire grand chose. L'instabilité gouvernementale l'amena dès 1933 à fonder avec quelques collègues le groupe des Députés Réformistes qui demandait une réforme de la Constitution et un changement dans les méthodes du travail parlementaire. Il proposa notamment pour parer à la multiplicité des crises ministérielles de mettre l'arme de la dissolution entre les mains du Gouvernement. Mais ces projets heurtaient trop d'intérêts particuliers et la guerre arriva en 1939 sans qu'ils aient abouti.

Il intervint aussi en faveur d'une meilleure organisation de l'industrie et des rapports sociaux, faisant prévoir aux industriels de l'Est le raz de marée inévitable qui se produisit effectivement en 1936.

Le premier, il déposa une proposition de loi substituant pour la Sécurité Sociale, le régime de la répartition à celui de la capitalisation.

Mais sa préoccupation dominante était la préparation à la guerre qu'il voyait approcher avec certitude.

Dès 1936, il monta à la tribune pour mettre ses collègues en garde en disant : «qu'il n'y aurait pas toujours un miracle de la Marne». Il fit campagne dans les journaux cette même année et «l'Ordre» publia en première page un de ses articles intitulé «En attendant la catastrophe». Il ne rencontra malheureusement que scepticisme et inconscience.

Membre de la Commission de l'Armée, il essaya de secouer l'apathie de l'Administration qui ne sentait pas l'approche de la guerre avec l'Allemagne. Il alerta maintes fois le Ministre de la Guerre d'alors, Daladier, qui s'étonnait de ses démarches obstinées pour obtenir le matériel nécessaire, l'armement, l'aviation, les engins lourds. Il essaya vainement de convaincre les responsables de l'Armée de la nécessité d'une aviation puissante et au point dès le début de la guerre et il proposa une souscription nationale pour l'achat d'avions américains.

Ses dernières démarches furent celles qu'il fit auprès des généraux Gamelin et Colson pour leur demander qu'en cas de guerre Mulhouse ne soit pas évacuée. Il savait que cette mesure qui devait aussi toucher Strasbourg et les agglomérations de l'est de l'Ill était mal préparée, inutile et cruelle pour les habitants. Pendant la guerre moderne, disait-il, les mêmes risques sont courus partout. Son insistance cette fois eu raison de toutes les objections : Mulhouse ne fut pas évacuée.

Éprouvé par la maladie, il se démit de son mandat de député en février 1939 en demandant à ses électeurs de le remplacer à la Chambre par un homme valide, la guerre étant en vue. Le Président Herriot en annonçant sa démission à la Chambre, lui rendit un chaleureux hommage.

Cependant, lorsque vint la débacle et qu'il vit le Gouvernement s'apprêter à signer un armistice, il télégraphia longuement le 16 juin 1940 au Maréchal Pétain qu'il avait bien connu comme Président des Anciens Combattants et comme parlementaire, en lui disant que la guerre ne faisait que commencer et qu'il était certain d'être l'interprète de l'immense majorité des Alsaciens en lui demandant de ne pas abandonner la lutte.

Son état de santé ne lui permettant pas de participer activement à la guerre, il fit de son mieux, de sa résidence de Roanne où il avait transféré ses bureaux, pour aider ceux de ses compatriotes qui, très nombreux, s'adressèrent à lui, et pour renseigner sans ostentation ceux de la Résistance.

Au moment de l'occupation totale de la France, alors qu'il était depuis longtemps condamné à mort par les tribunaux allemands, le policier français qui venait l'arrêter sur ordre des autorités occupantes, favorisa son passage en Suisse où il demeura jusqu'à la fin de la guerre.

A la Libération, retourné dans sa ville natale qu'il chérissait particulièrement, il y reprit une vie incroyablement active et, bien que n'occupant plus aucune fonction officielle, il resta jusqu'à sa mort un pôle d'attraction au rayonnement extraordinaire.

L'industriel

C'est en 1907, nous l'avons dit, qu'Alfred Wallach créa l'entreprise qui porte son nom. Celle-ci ne cessa depuis lors d'être au centre de sa prodigieuse activité et il en resta jusqu'à son dernier jour le chef prestigieux dont la compétence, l'autorité et la sagesse, alliées à la remarquable justesse de ses vues sur l'avenir, s'imposaient à tous.

Le domaine des tissus imprimés qui fut le sien est difficile. Toutes les qualités qu'il requière étaient réunies chez Alfred Wallach : goût très sûr s'appuyant sur une culture générale étendue, imagination toujours en éveil mais parfaitement équilibrée, permet-

tant une adaptation sans cesse révisée des moyens disponibles aux fluctuations de la conjoncture en matière de mode, connaissance approfondie des techniques à mettre en œuvre, sens commercial avisé.

Très modestes à leur début, les Etablissements Wallach sont alors la plus importante des maisons de leur catégorie, non seulement en Alsace, mais dans toute la France. Ils disposent en propre de plusieurs tissages remarquablement équipés, assurent la vie d'un personnel nombreux et donnent du travail à beaucoup d'autres entreprises. Leur production qui s'écoule dans le monde entier fait également d'eux le premier exportateur français de tissus imprimés.

La prééminence d'Alfred Wallach partout reconnue, la droiture de son caractère et le dévouement dont il savait faire preuve, firent rechercher son concours de toute part en faveur d'innombrables tâches d'intérêt général. Quelles que fussent ses propres charges, il ne se déroba jamais lorsqu'il lui parut qu'il pouvait servir.

C'est ainsi qu'il créa la Chambre Syndicale des Imprimeurs d'Alsace en un temps où l'état du marché requérait une définition réaliste des conditions d'exploitations de cette profession et la coordination des efforts de ses membres.

A l'échelon national, il occupa pendant de longues années une place éminente au bureau directeur du Syndicat Général Cotonnier où ses avis avaient le poids que leur conférait sa position de premier exportateur de la profession.

Mesurant la faiblesse d'une industrie dont les débouchés ne s'évadaient pas du cercle trop restreint des territoires d'outre-mer et d'un marché national protégé et qui, un jour, serait confronté à l'inévitable et virulente concurrence internationale, il apportait à l'Union Française des Industries Exportatrices dont il devenait vice-président, son concours actif de chef d'entreprise et de parlementaire.

Dans le même esprit, il prenait après la guerre la présidence du Comité Régional des Conseillers du Commerce Extérieur au titre

de XVI^e région économique, réunissant dans le cadre de cet organisme des hommes conscients comme lui d'un avenir difficile et décidés à un effort exportateur.

La réussite d'Alfred Wallach dans ses propres affaires n'aurait pu se concevoir s'il n'avait pas allié à son travail et à son intelligence, un grand cœur toujours préoccupé de ses devoirs envers ceux dont il demandait la confiance. Attentif à leur sort, cherchant à deviner et à comprendre leurs soucis, il s'est toujours efforcé de les aider. Il exigeait beaucoup, mais il était juste et humain. Son entreprise était une famille et le sentiment qu'il en était vraiment ainsi apparut notamment à ses yeux lors de sa dernière visite à un tisserand d'Alsace : au moment de son départ, les ouvriers, spontanément et de façon tout à fait imprévue, se livrèrent à une petite manifestation d'amitié à son égard qui l'émut profondément.

On ne manquera pas au surplus d'être frappé par le fait que, quelles que fussent les circonstances, les crises ou les périodes d'agitation sociale qui ne manquèrent pas pendant les cinquante-cinq années de sa gestion, jamais une grève ne se produisit aux Etablissements Wallach. Jamais non plus les heures de travail ne furent réduites quelles que furent les fluctuations du marché.

Conscient de l'importance des investissements qui étaient consacrés à la modernisation d'usines ou à la construction d'unités nouvelles et par là, de l'amélioration des conditions de travail, le personnel des Etablissements Wallach savait en outre quel souci son chef avait des problèmes de chacun.

Tous mesuraient, tant à travers des initiatives comme la distribution gratuite d'actions aux employés et ouvriers, que par les contacts fréquents et personnels qu'il maintenait à tous les échelons de l'affaire, le sens profond qu'avait Alfred Wallach de la nécessaire association morale et matérielle de tous ceux qui concourent à la marche et au succès de l'entreprise.

La Fondation Alfred-Valentine Wallach

Monsieur et Madame Wallach qui n'avaient pas d'enfants, donnèrent toujours beaucoup d'eux-mêmes aux déshérités sans aucune distinction de confession. Leur action généreuse, souvent cachée, se manifesta de mille manières. Ils aidèrent des personnes âgées ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, soutinrent de nombreuses œuvres parmi lesquelles celle du Docteur Schweitzer à qui ils apportèrent un concours personnel bien avant 1939 alors que le fondateur de l'hôpital de Lambaréné était encore pratiquement inconnu. Du fond de l'Afrique des Missions écrivaient et des pièces de tissus partaient de Mulhouse pour aller habiller des enfants noirs. Jamais des situations dignes d'intérêt ne leur furent signalées sans qu'ils n'aient cherché à agir pour le mieux.

Séduit par un site verdoyant et paisible des environs de Mulhouse, le Waldeck, Alfred Wallach en avait acquis la propriété parcelle par parcelle. En 1950, il fit don de ce domaine à la Ville de Mulhouse afin que ses concitoyens puissent jouir du jardin «à la Française» qu'il y avait aménagé.

Dans la dernière période de sa vie, les préoccupations humaines et sociales d'Alfred Wallach se manifestèrent par une initiative d'une haute portée.

En plein accord avec sa femme, il décida en 1948 de créer et de doter une œuvre ayant pour objet tout à la fois d'assister des personnes âgées ou économiquement faibles de Mulhouse, et d'aider des jeunes apparemment prêts à se distinguer dans la vie, mais ne disposant pas de ressources suffisantes pour pouvoir poursuivre leur formation.

Cette œuvre, la Fondation Alfred-Valentine Wallach, a été reconnue d'utilité publique.

Elle commença par prendre le relais de Monsieur et Madame Wallach dans leur parrainage des déshérités, puis mise en possession d'importantes ressources en suite du décès de Madame Wallach qui lui légua la plus grande partie de sa fortune, elle mit

en chantier dans un des jolis quartiers de Mulhouse une maison de retraite pour des ménages âgés ne pouvant plus travailler ou souffrant de logis misérables.

Ce home qui porte le nom de Madame Wallach fut inauguré en 1956 en présence de Monsieur Max Moulins, alors Préfet du Haut-Rhin, et d'une nombreuse assistance. Situé dans un parc, il comprend deux bâtiments pouvant recevoir 48 couples et éventuellement quelques isolés, dans des petits appartements indépendants et confortables ; une maison centrale est affectée à des locaux administratifs, des salles de réunions, des installations de bains et une buanderie.

S'enquérant à l'étranger comme en France de ce qui avait déjà pu être fait dans ce domaine afin de faire mieux encore, Alfred Wallach s'occupait personnellement de tout, des détails comme de l'ensemble, donnait des directives aux architectes, modifiait leurs plans lorsqu'il voyait une amélioration à leur apporter et surveillait sur place l'exécution des travaux pour être sûr que tout soit bien fait.

Sa figure était légendaire sur le chantier où on le voyait arriver appuyé sur sa canne d'infirmes, montant, descendant, franchissant les obstacles sans souci des inquiétudes de son entourage qui craignait à chaque instant de le voir tomber et se rompre les os.

Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas de mener de front ses autres activités pour lesquelles il se dépensait toujours sans compter. Toutes questions difficiles touchant ses affaires — et bien souvent celles des autres — venaient à lui. Les journées étaient trop courtes à son gré. Les idées surgissaient et s'ordonnaient dans sa pensée le soir encore, jusque dans son lit jonché de dossiers, et au matin, sa petite écriture couvrait des pages du bloc qu'il gardait à portée de la main.

En fait, la vie dans le home paisible ainsi édifié donne tant de satisfactions à ceux qu'il abrite que les demandes d'admission dépassent toujours de très loin les possibilités de les satisfaire et les

listes d'attente sont longues. La gestion du home est organisée de telle sorte que ses habitants y disposent de ce qui peut être nécessaire à leur sécurité aussi bien qu'à l'agrément de leur vie.

Alfred Wallach était évidemment heureux de cette réussite. Mais ce n'était pas par orgueil. S'il savait dire «non» quand il l'estimait nécessaire en affaires, il était en réalité dans la vie quotidienne profondément émotif et sensible. Ses yeux s'embuaient à la lecture de lettres d'habitants du home qui disaient avoir trouvé là un paradis.

La conception de l'œuvre est telle que ceux qui envisagent aujourd'hui des entreprises similaires viennent nombreux à Mulhouse pour s'informer et s'instruire.

En dépit de ses 80 ans très proches, l'esprit créateur d'Alfred Wallach ne se tenait cependant pas pour satisfait de ce succès. A sa mort, des projets et des plans élaborés par lui avec le souci des études minutieuses qui le caractérisait, étaient prêts pour l'édification d'un nouveau home de 60 chambres destinées à des isolés et à construire par la Fondation à Mulhouse sur un terrain offert par les Etablissements Schaeffer.

Obéissant à ses impulsions la Fondation, d'autre part, n'est pas moins soucieuse d'aider des jeunes particulièrement méritants.

Tous les ans elle finançait en association avec un autre établissement industriel de Mulhouse, le voyage à Paris des meilleurs élèves en français des écoles primaires de la Ville et ce sont alors pour ceux-ci des journées passionnantes et inoubliables. Alfred Wallach se faisait présenter les enfants avant leur départ, s'enquerrait de leurs ambitions, cherchant à découvrir des vocations qui contribueraient plus tard au renom de sa ville natale.

Tous les ans aussi, la Fondation remet des bourses à de jeunes étudiants paraissant aptes à se hausser dans la vie. Peu importe les disciplines d'ailleurs. Toutes sont tenues pour valables et parmi elles la musique n'est pas oubliée. Alfred Wallach se rappelait avoir autrefois accompagné au violoncelle des musiciens aujourd'hui reconnus comme des maîtres.

Tant de peines, tant d'intensité de vie pour Alfred Wallach devait cependant finir par l'épuiser, et le soir vint pour lui.

Grand, robuste, sportif, excellent cavalier pendant longtemps, la maladie l'avait soudainement frappé vers la cinquantaine et elle s'acharne dès lors sur un pauvre corps qu'elle crible d'infirmités et de douleurs. Jamais cependant il ne perdait courage et son énergie triomphait de toutes les misères. A maintes reprises on le crut perdu, au cours de l'été 1957 notamment, alors que faisant un voyage en Autriche avec son ami, le Président Paul Reynaud, il fut brutalement terrassé par une crise d'une extrême gravité. Et puis, sa volonté jugulant le mal, il repartait de l'avant plus lucide encore et plus ardent en toutes choses qu'auparavant.

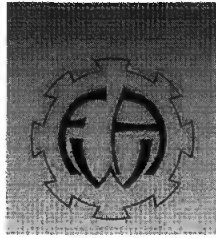
A la vérité, au fond de lui-même, il ne se faisait pas d'illusions. S'il cachait sa souffrance, il n'en savait pas moins où elle le menait. Je «crâne», confiait-il un jour à un ami qui le félicitait de sa résistance. Il avait du reste raison de se surmonter, car c'est ainsi qu'il put jusqu'à son dernier souffle demeurer un homme fort au bénéfice du tous et de lui-même.

Mais il demandait trop à son cœur et celui-ci finit par l'abandonner. Se trouvant à Paris où bien que très fatigué, il persévérait dans ses activités coutumières, il dut s'aliter au soir du 17 juin 1961. Épuisé, il dit: «Je souffre trop, il faut que cela cesse. D'ailleurs, je n'ai pas peur».

Il ne se réveilla pas.

Au petit matin du 18 juin, il était mort.

La majesté de la mort avait rajeuni ses traits de 30 ans et les avait empreints d'une souveraine sérénité.



Historique de la Fondation WALLACH

24.05.1948 : Décret portant reconnaissance d'une Fondation comme établissement d'utilité publique.

Elle est l'œuvre du parlementaire et industriel textile mulhousien. Monsieur Alfred WALLACH et de son épouse Valentine née SCHOEN.

1956 : Ouverture de la première résidence «Valentine WALLACH» rue de l'Horticulture en présence de Monsieur Max MOULINS alors préfet du Haut-Rhin.

1965 : Construction de la résidence «Alfred WALLACH» 22, rue de l'Ours, inaugurée par la suite par Madame Claude POMPIDOU.

Une deuxième tranche de 18 logements a été réalisée en 1981.

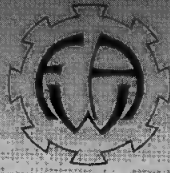
1969 : Première tranche de travaux de la résidence «Le Vignoble» rue des Gardes-Vignes.

Une deuxième tranche sera exécutée en 1972.

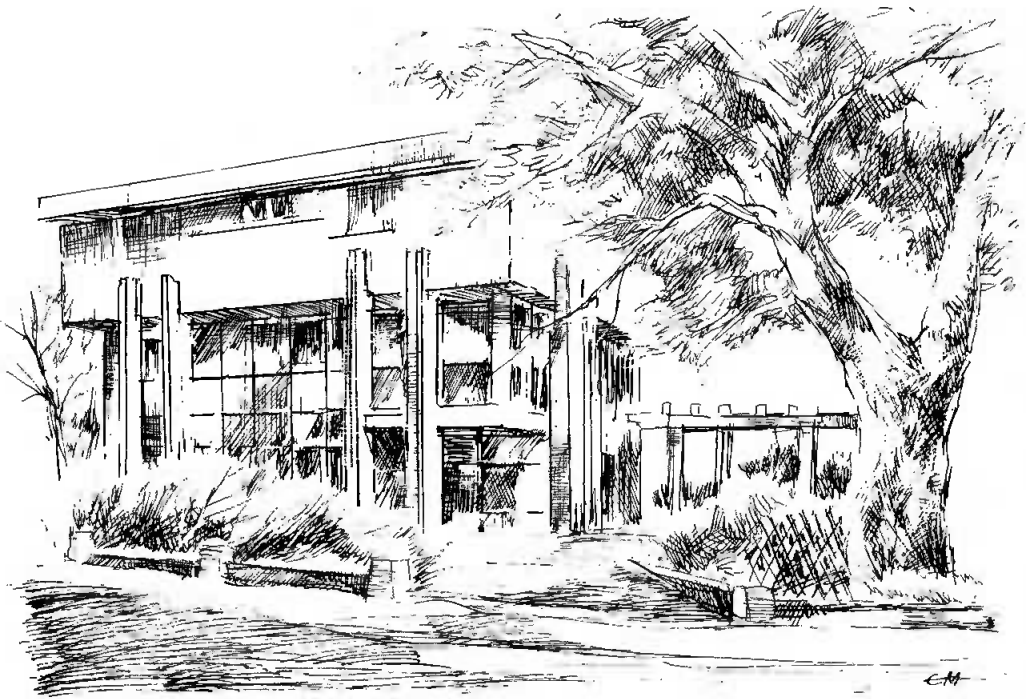
1974 : Construction de la résidence WALLACH «Pierrefontaine» 16, rue de l'Ours, inaugurée par Madame Simone VEIL.

1986 : Inauguration du siège de la Fondation WALLACH 64, rue Franklin à Mulhouse.

Aujourd'hui la Fondation WALLACH offre dans ses 4 résidences, un hébergement de 308 logements dont 47 deux pièces réservés en priorité aux couples.



FONDATION ALFRED VALENTINE WALLACH
RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE



Fondation WALLACH
64, rue Franklin
68200 Mulhouse
Tél. 03 89 42 21 91 - Télécopie 03 89 60 46 87